

Éloge

KOHNER NÉCROLOGIQUE SUR M. LE PROFESSEUR
NOËL FRESSINGER

par M. H. GÜNGEROT.

~~Bulletin de l'Académie de Médecine~~
~~24 décembre 1881-15 janvier 1946.~~

de M^e de la Santé de 1906 février 1946, p. 128.)

*monnaie
à l'Académie*

Nous pleurons aujourd'hui Noël FRESSINGER, un grand Français qui fait honneur à notre pays, à notre profession médicale.

Noël FRESSINGER a eu une belle vie.

Il est né à Thaon-les-Vosges, où son père, chassé par l'annexion, avait commencé d'exercer la médecine, le 24 décembre 1881; c'est pourquoi une mère très douce et très pieuse l'appela Noël.

Il appartenait à une de ces familles qui font la force et la grandeur d'une nation, notions fondamentales qui, lorsqu'elles s'affaiblissent, mènent au désarroi, puis à la ruine d'un pays.

Son arrière-grand-père, Théophile FRESSINGER, était sous-aide major à Waterloo; son grand-père, Charles FRESSINGER, médecin à Mutzig; son père, Charles FRESSINGER, exercera vingt ans dans les monts du Jura. Avec lui, Noël FRESSINGER a appris, dans son enfance, ce qu'était le rude métier du médecin de campagne : les réveillés dans la nuit, les longues randonnées dans la neige, les trajets interminables à cheval ou en voiture, souvent à pied dans les sentiers de montagne par le froid, la pluie, le vent et les éléments conjurés contre celui qui calme la dou-

leur et qui apporte l'espoir. Ce fut la vie de son père toute de dévouement et de devoir, et, ce qui est plus extraordinaire, de science médicale; car, ce « simple praticien de campagne » publie des travaux si intéressants que les mètres de Paris en sont étonnés et l'écrivent, sur même honneur, membre correspondant de l'Académie de Médecine, et, honneur exceptionnel que souligna le Président Pierre Duval, lors de l'élection, en 1940, de Noël FRESSINGER: si vieux père et le fils étaient tous deux de l'Académie, égaux côte à côte.

Son fils Charles, troisième du nom, qui a donné, pendant cette guerre, tant de preuves de son courage : à Dun-kerque, en Normandie, au maquis de 1942, au maquis de 1944, maquis de Milly de l'école d'Uriage, poursuivant l'ennemi jusqu'en Belgique, sera le cinquième maillon de cette chaîne glorieuse...

Noël FRESSINGER a commencé sa médecine à Lyon, externe, puis interne; externe à Paris, il est reçu, à son premier concours, à l'internat.

C'est alors en 1924, que je le connus, dans la première année d'internat, au vieux Beaujon. Il était tel que nous l'avons vu pour la dernière fois, le mardi 15 janvier 1946, petit avec une carrure de montagnard, relevant fièrement la tête, facies beethovien en au large front, aux yeux noirs profonds et mobiles, à la bouche expressive, gestes sobres, voix bien timbrée, allure toujours jeune et rapide, ensemble dyna mique, séduisant, ami fidèle et délicat... et, depuis lors, nous ne nous sommes plus quittés, suivant les mêmes cours à Pasteur, préparant les mêmes concours, médaille d'or, hôpitaux, agrégation; nous avons vécu l'un à côté de l'autre, fraternellement, échangeant nos peines, nos joies médicales et familiales, et hélas! nos douleurs et nos

deuils.

Ses maîtres d'internat furent : GAILLARD-LACOMBE, HUCHARD, FERRINGER, CHAUFFARD, mais le maître qui a marqué le plus fortement son empreinte sur Noël FRESSINGER fut A. CHAUFFARD, le maître incomparable, qui sut si bien allier laboratoire et clinique, éclairer l'un par l'autre, diriger son école dans la recherche avec une vision lumineuse et directe des faits. Et c'est auprès de CHAUFFARD qu'il eut le bonheur de connaître G. GUYRLAIN qui fut, pour lui, « un exemple de maîtrise et d'intelligente rigueur ».

Au Laboratoire, il travaille près d'Auguste PERRIN, de REGAUD, d'Albert ROBIN.

Travail hospitalier, travail de laboratoire, travaux scientifiques et concours... que de souvenirs communs m'assaillent en ce moment.

Au chevet d'un malade, il rencontre une jeune fille dont le dévouement, le courage, le charme le conquièrent et qui devint sa femme; c'était Mathilde Frédéricque Finck, fille d'Alsaciens-Lorrains, émigrant aux Etats-Unis pour fuir l'annexion de l'Alsace. Donc, encore une belle famille de France.

Bientôt, ce fut la première grande guerre de 1914-1918; réformé en temps de paix pour vertige de Ménière, Noël FRESSINGER s'engage, dès 1914, il part au front, puis il est affecté au laboratoire d'un centre hospitalier, passant de longs mois dans les ambulances chirurgicales; il y crée un laboratoire de fortune, travaillant à ce centre de Mont-

didier, la biologie de la plaie de guerre, et de là est née sa collaboration avec le Professeur Pierre DUBREY que beaucoup n'avaient pas comprise, car il n'était ni chirurgien, ni élève de ce chirurgien, mais c'étaient les sympathies profondes de la biologie qui les avaient réunis. Ses travaux sur la plaie de guerre, ses missions jusqu'aux postes les plus avancés, son courage pendant les bombardements de l'hôpital de Montdidier, de février et de mars 1917, lui valent la Croix de guerre et la Légion d'honneur au titre militaire.

Les titres, les honneurs justement mérités, s'accumulent sur lui : médecin des hôpitaux en 1920 et chef de service en 1925; agrégé en 1920, professeur de médecine expérimentale en 1931; lauréat de l'Académie de Médecine, de l'Académie des Sciences; Président de la Société de Pathologie comparée, Président de la Société anatomique; Vice-Président de la Société de Biologie; Officier de la Légion d'honneur, etc.

En 1939, à la retraite du Professeur CARNOT, il est nommé à la chaire de clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, la plus ancienne et la plus glorieuse de nos cliniques.

Mais la deuxième grande guerre le mobilise, dès son début, consultant de la Première Armée, l'Armée du Nord et c'est seulement le 13 octobre 1940, sous le ciel sombre de l'occupation étrangère, qu'il prit la charge de la Chaire de l'Hôtel-Dieu et fit sa leçon d'ouverture. Combien fut émouvante cette leçon, lorsque Noël FRESSINGER rappela les grands ancêtres, traca nos devoirs en attendant la victoire et, plus encore, quand le médecin général MANAUV, directeur du service de santé de la Première Armée, lui remit publiquement la Croix de guerre et une nouvelle et magnifique citation, si bien que Noël FRESSINGER pouvait, avec fierté, porter les deux Croix de guerre de 1914-1918 et 1939-1940. C'est qu'en effet Noël FRESSINGER, parti le 3 septembre 1939, était le médecin consultant très actif de la Première Armée; envoyé en mission, en 1940, en A. O. F., à Ouagadougou, en Côte d'Ivoire, dans la tribu Mossi, pour étudier les accidents tétaniques; puis ce fut la fatale retraite, l'« enter de Dunkerque », le passage en Angleterre, le retour en France avec son immense tristesse...

Plus qu'un autre, cet Alsacien, enfant adoptif du Jura, patriote sincère, souffrit de la honte de l'occupation; il écrivait, en 1942 : « Durant les épreuves douloureuses de la vie, il n'est d'autre façon d'« panser sa tristesse, que de se réchauffer aux cendres du passé et de s'essorer... »

la fièvre du travail ». Il luttait contre le désespoir et pour un avenir meilleur ; il travailla et se dévoua aux fonctions ingrates de membre de l'Ordre des médecins, ne l'acceptant que pour mieux servir la France ; il « résista » et ce n'est pas lui qui retint un fils d'affronter les dangers du maquis. Quelle joie incommensurable il eut à la Libération, et pourtant il avait été entre temps durement frappé : une douloureuse ablation de la prostate en août 1943 et, le 18 février 1944, la mort brutale d'une femme et mère de famille admirable. Mais il a eu la consolation d'être cinq fois grand-père, pratiquant amoureusement « l'art d'être grand-père », la joie du musicien, du collectionneur de vieux saints de bois, dans un intérieur familial d'élite.

À l'automne 1949, il avait été élu, à la presque unanimité, membre de notre Académie, dans la section de médecine générale, succédant à l'illustre neurologue Pierre MARIE. Il était un de nos membres les plus assidus, écouté, intervenant qu'avec son solide bon sens, respecté et aimé de tous.

Le mardi 15 janvier 1946, il nous avait paru toujours jeune et dynamique ; il avait, à notre tribune, prononcé avec entrain l'éloge d'un maître lyonnais, PAVROT, qu'il aimait et admirait ; rien ne pouvait faire prévoir le drame affreux, qui, une heure plus tard, le frappait à 17 h. 40. Il était fondroyé en une dizaine de minutes, à sa table de travail, en examinant une malade, donc accomplissant son devoir de médecin, symbole qu'il méritait par toute sa vie de travailleur et de haute conscience. Espérons que la mort lui a été douce. On dit, et le visionnaire Barrès l'assure, que les grands esprits « avant que tombe sur eux la nuit définitive, connaissent une suprême illumination », ce que Beethoven appelait « ses prières à Dieu » ; Noël FRESSINGER méritait, à ce moment suprême, la satisfaction du devoir accompli.

* * *

Noël FRESSINGER a eu une belle vie ! Quels dons exceptionnels la Providence avait réunis en lui !

Médecin praticien, consultant de réputation mondiale, partout recherché en France et à l'étranger, il le fut avec une rare conscience, un dévouement, une charité admi-

rables, et sa leçon sur les devoirs du médecin en témoigne hautement.

Professeur il avait le don de la prophétie ; ses leçons à la Faculté remplissaient l'amphithéâtre, et son enseignement aux stagiaires était célèbre, dirigeant les jeunes élèves, les guidant, cherchant « avec un enseignement de logique déductrice à parfaire l'éducation du jugement ». Partout et toujours, à la Faculté comme à l'hôpital, au laboratoire, en paix et en guerre, ses services étaient des centres de recherches où rayonnait la méthode française la plus rigoureuse.

À la Faculté, il a eu les deux chaires pour lesquelles il était prédestiné : la médecine expérimentale où il a apporté son esprit de clinicien ; la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu où il a appliqué ses tendances de physiopathologiste, faisant toujours l'alliance des deux disciplines, à l'exemple de son grand maître A. CHAUFFARD.

Savant et biologiste, toujours médecin clinicien, ses travaux scientifiques, universellement admirés, sont empreints de ces deux tendances.

Deux sujets l'ont passionné et il leur est resté fidèle toute sa vie : le foie, le sang.

Le foie. — Que de vives nouvelles il a apportées à sa pathologie, en particulier à la classification des cirrhoses. Lui-même mettait au premier rang, parmi ses œuvres, celles de sa jeunesse : *La cellule hépatique particulièrement chez les mammifères et chez l'homme et l'histogénèse des cirrhoses hépatiques* qui fut sa thèse de doctorat (1908) consistant en lumineuse étude histo-pathologique, où il essayait de faire tomber la cloison artificielle qui sépare la biologie normale de la pathologie. Au moyen de toxiques les plus variés, il a étudié les altérations successives et les dégénérescences de la cellule hépatique. Il peut affirmer la nature cicatricielle des scléroses hépatiques et démontrer en quelque sorte l'unicité des processus de cirrhoses en signalant l'atteinte constante et primitive de l'élément noble.

Et l'on sait ses longues et fécondes recherches sur les explorations fonctionnelles du foie, qu'il n'abandonna jamais. Le principal en est résumé dans son cours de pathologie expérimentale à la Faculté de 1936, dont il fit son livre *Les explorations fonctionnelles*, le coefficient ammoniacal corrigé, l'indice de désamination sanguine et surtout les épreuves du rose bengale et du galactose sont entrées

dans la pratique courante de l'exploration hépatique.

Le sang. — On lui doit, avec CHAUFFRARD, la découverte fondamentale des hématies granulo-filamenteuses, stigmatisées, variées, ils démontrèrent qu'il s'agissait d'un processus de rénovation médullaire hâtive et imparfaite. Ses travaux fondamentaux sur les ferments des leucocytes furent condensés dans son livre de 1923. Il précisait les techniques spécialement le ferment des leucocytes de la série granulose) et la technique des lipases, ferment surtout attaché aux leucocytes de la série lymphatique. Il découvrit les peroxydases. Ne se contentant pas de faits purement expérimentaux, il voulut les appliquer à la pathologie, montrant le rôle des protéases leucocytaires dans la redissolution aseptique des caillots, dans la liquéfaction des pus et surtout dans la résolution de l'exsudat pneumonique au cours et après la crise; il soulignait aussi le rôle de la phase dans la lutte antituberculeuse, où elle sensibilise le bacille dans Koch en lui faisant perdre son acido-résistance et le rendant ainsi attaquant par la protéase.

Mais il se gardait d'être un spécialiste et de nombreux et vivants travaux en donnent la preuve: *Biologie de la plaie de guerre* montrant l'influence de l'attrition musculaire et de l'infection anaérobie, autrement la constante association du terrain mortifié et des microbes de la gangrène; « microlencocytoculture, injections intraveineuses de digitale; ectoderme pluri-orificielle », type nouveau soulignant les problèmes de nosologie du plus grand intérêt; intoxication polypeptidique, qui a ouvert des horizons nouveaux sur les métabolismes *Histamine dans l'urticaire*, etc.

Plus de 700 publications témoignent de la richesse de son oeuvre.

Ses livres d'enseignement sont devenus classiques et plusieurs fois ont été réédités: *Physiopathologie des syndromes endocriniens* (1933) *Nouveaux procédés d'exploration fonctionnelle du foie* (1933) avec Henri WALTER; *Physiopathologie des traversées chimiques et bactériennes* (1934), *Explorations fonctionnelles* (1937), *Les diagnostics biologiques* (1938), *Endocrinologie* (1940), *Les premiers pas dans la médecine* (1940), *Syndromes et maladies* (1942), *Diagnostics difficiles, Cliniques et investigations*, etc.

Il avait créé un enseignement supérieur, d'abord à la Chaire de médecine expérimentale en alliance féconde avec nos collègues d'Alfort et à l'Hôtel-Dieu, avec ses collègues de la Faculté et des hôpitaux, traitant, chaque année scolaire, une série nouvelle de questions à l'étude: Les

déficiences hormonales; les maladies actuelles; pathologie des confins; les étapes de la médecine sociale, etc.

Missionnaire de la médecine française, il fut un des meilleurs ambassadeurs de France: au Canada, lors du centième anniversaire de Jacques Cartier; en Tchécoslovaquie, où il avait noué tant d'amitiés sincères; en Grèce; en Hollande; en Suède; en Italie, et, même en pleine guerre, en Yougoslavie et en Roumanie en 1940, faisant à Bucarest encore neutre, une conférence sur la maladie de Beethoven (qui était pour lui, musicien, un de ses auteurs préférés), conférence que l'ambassadeur d'Allemagne en Roumanie essaya, sans succès, d'empêcher, et qui eut un succès délimitant.

Deux fois, en 1838-1939, il fut envoyé en Turquie, auprès d'Ataturk le « Ghazi » le Libérateur, suprême honneur, et pour lui et pour notre pays. Récemment encore à Genève, lors de la « Semaine médicale franco-suisse », nous avons vu comment il était apprécié et admiré, recueillant pour notre pays et la médecine française les plus fécondes amitiés.

Journaliste par hérédité, co-directeur du *Journal des Praticiens*, fondateur de la *Revue du Foie*, ses collègues de la presse médicale française l'avaient élu Président du Bureau de l'Union de la presse médicale française; il était membre de la Commission interministérielle de la presse médicale.

Syndicaliste convaincu, la confiance de tous nos confrères l'avait appelé à l'honneur insigne de Président de la Chambre syndicale des médecins de la Seine et Président de la Confédération des syndicats médicaux français; tout récemment il était encore élu au Conseil départemental. C'est qu'en effet Noël FRISSINGER a toujours fait la liaison, à juste raison, entre les praticiens et les « officiels »; il était le défenseur de la « médecine de qualité » dont il craignait, à juste titre, l'affaiblissement progressif en raison de certaines dispositions des lois sociales actuelles.

* *

Hélas! pourquoil faut-il qu'en quelques minutes toutes ses activités bienfaisantes aient été anéanties. Quelle douleur et quelle tristesse en apprenant le drame, en le revoyant inanimé, pâle et triste, mais avec un faciès toujours énergique; en suivant sa dernière messe, en allant

à la dernière séparation, le samedi 19 janvier, au cimetière de Bagnoux, sous un ciel de brouillard et de neige, sem-balbe à la neige des Vosges qui avait bercé de son silence ese premières heures, il y a soixante-quatre ans.

Mytère qui anguisse tant de croyants et qui révolte les incroyants. Pourquoi la fatalité s'abat-elle ur des êtres de bonté qui ont rendu et rendraient tant de services à notre pauvre humanité?

Dans une cathédrale d'Espagne, foulée aux pieds des passants, la dalle sans nom d'un grand prélat de cette race si fière, désabusé des fastes et des gloires de ce monde, porte ces seuls mots : « *Hic jacet, cinis, pulvis et nihil* » Depuis la création du monde, depuis les milliers de siècles que notre très petite terre continue de rouler inexorablement dans l'univers infini, des millions de dépuilles humaines se sont défilées en cendres, leurs cendres se sont pulvérisées en poussière, et cette poussière est retombée au néant. Mais Pascal, ce saint laïque, corrige notre désespoir : « Nous ne considérons plus les fidèles qui sont morts dans la grâce de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère, mais commençant à vivre, comme la vérité l'assure... C'est l'immortalité par les ombres de la mort. »

Essayons d'attendre la sérénité du croyant touché de la grâce, qui voit dans la mort du juste une délivrance, qui se réjouit même de le voir quitter les misères et les douleurs de cette terre lamentable, pour s'abîmer dans la béatitude céleste.

Mais nous qui ne sommes pas parvenus à cette confiance logique et qui souffrons inconsolés de la perte de nos chers disparus, nous continuons de les pleurer.

De ces êtres d'élite, il nous reste ici-bas le souvenir et l'exemple. Ainsi nous restera-t-il de Noël FRESSINIER, son exemple, son souvenir qui ne s'anéantiront pas. Aimons-les et suivons-les; donnons-les comme modèles aux jeunes générations.

A sa famille, à ses enfants et petits-enfants, l'Académie, qui l'affectionnait particulièrement, adresse ses condoléances très émuës et les assure que nous sommes de tout coeur avec eux dans leur humaine douleur (*Assentiments unanimes*).

M. le Président : Je remercie en vôtre nom M. Goutgerot d'avoir bien voulu maîtriser sa légitime émotion pour faire revivre devant nous la haute personnalité de notre regretté collègue.